

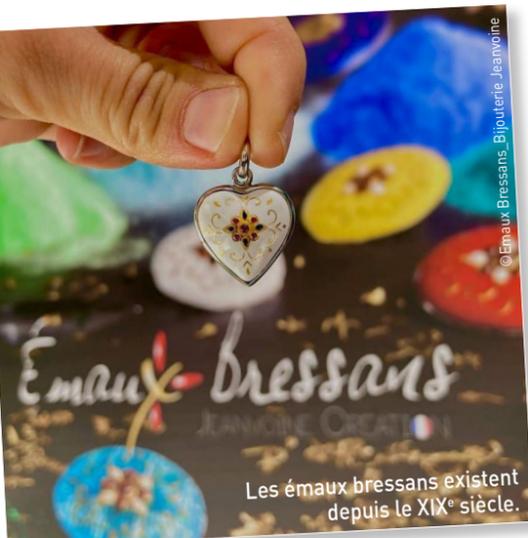
Métier d'art

ARTISANAT / Il est des métiers très anciens, parfois vieux de plusieurs siècles, qui ont su traverser les âges et se perpétuer jusqu'à nos jours. Ces métiers artisanaux réclament souvent un savoir-faire très particulier qui a pu être préservé, transmis et parfois remis au goût du jour. Nous vous proposons de découvrir trois de ses métiers d'exception en Auvergne-Rhône-Alpes.

AIN

Les émaux bressans, trésors d'une ville

Symboles de la culture et de la ville de Bourg-en-Bresse, les émaux bressans existent depuis le XIX^e siècle. À l'époque, ces bijoux sont portés lors d'occasions particulières. L'émail est en vogue. Mais ces bijoux, aussi lumineux que prestigieux, réclament un savoir-faire tout particulier. À tel point qu'aujourd'hui, seule la bijouterie Jeanvoine à Bourg-en-Bresse détient les connaissances nécessaires à la création de ce trésor. « Les émaux bressans demandent un savoir-faire artisanal qui nécessite beaucoup de temps, tant sur la conception que la réalisation », indique Hervé Jeanvoine, co-gérant de la bijouterie avec son frère David. Ces bijoux émaillés sont réalisés à partir de poudre de silice chauffée à plusieurs reprises entre 800 et 950 °C pour obtenir une surface lisse et brillante. « La spécificité des émaux bressans repose sur des paillons d'or fin apposés sur l'émail. Après un nouveau passage au four, ces paillons s'incrudent dans l'émail pour le rendre inaltérable », dévoile-t-il. Le bijoutier fabrique ensuite le support en or, argent ou argent doré, en fonction de l'émail créé au préalable. « Nous adaptons des montures sur des formes contemporaines actuelles. Nous avons redynamisé notre collection d'émaux afin d'être en phase avec les attentes des clients. Les émaux ont longtemps figuré comme un bijou régional ancien, voire très ancien, rapproché au folklore »,



Les émaux bressans existent depuis le XIX^e siècle.

indique Hervé Jeanvoine. Désormais, plus d'une vingtaine de coloris sont proposés pour satisfaire le plus grand nombre, sur des bijoux et objets divers : bagues, bracelets, boutons de manchettes, broches, colliers, bouchons à champagne, stylos, etc. « De tout temps, ce savoir-faire s'est adapté aux différents modèles de bijoux que l'on pouvait trouver, en fonction des époques », indique le bijoutier. Pour voir l'évolution des émaux bressans, du XIX^e siècle à ce jour, le Domaine des saveurs - Les Planons, à Saint-Cyr-sur-Menthon, expose depuis 2005 une collection exceptionnelle : « Nous disposons de la plus belle collection d'émaux bressans du département, avec un fonds important de bijoux et d'accessoires, ainsi que des plaques émaillées non montées », explique Valérie Guyonnet, assistante de conservation du patrimoine et chargée de valorisation des collections. Une collection agrémentée

au fil des décennies, et notamment par le biais d'un

don de plus de 600 pièces par la veuve de l'émailleur Decourcelles. « Si nous sommes aujourd'hui les seuls à fabriquer les émaux bressans, nous recevons régulièrement des étudiants en école de bijouterie ou en artisanat d'art qui désirent connaître les techniques d'émaillage », rassure Hervé Jeanvoine. Avec l'espoir que ce savoir-faire se transmette encore de génération en génération, pour ne pas voir disparaître ce trésor bressan. ■

Amandine Priolet

AIN

Les Soieries Bonnet, un patrimoine textile unique préservé à Jujurieux

À l'origine des Soieries Bonnet, il y a tout d'abord un homme : Claude Joseph Bonnet. Originaire de Jujurieux dans l'Ain, ce fabricant de soieries installe sa propre maison dans son village natal en 1810, à l'âge de 24 ans. « Très vite, il fait le choix de s'investir dans le secteur de l'habillement de très haute qualité en se spécialisant dans le tissu uni noir », explique Nathalie Foron-Dauphin, responsable scientifique et culturelle du musée des Soieries Bonnet. Vingt-cinq ans plus tard, il crée une usine pensionnat à Jujurieux où il rassemble sa main-d'œuvre, des ouvriers, mais surtout des ouvrières, payés « à façon ». Dès 1850, des ateliers à domicile pour lesquels il embauche du personnel externe voient le jour et perdureront une dizaine d'années.

Une « ville dans la ville »

« C'est une véritable ville dans la ville. En plus du pensionnat, il y a une école ménagère, une crèche, une chapelle, une infirmerie, des maisons d'employés... Entre 1835 et 2001, 20 000 personnes travaillent pour Claude Joseph Bonnet et ses successeurs, 13 000 sont des jeunes filles françaises mais aussi italiennes et polonaises encadrées par les sœurs de Saint-Joseph dès l'âge de 12 ans », précise la responsable scientifique et culturelle du musée. Au milieu du XIX^e siècle, la maison Bonnet va écouler des kilomètres de tissu dans les grands magasins de luxe français mais aussi au Japon et en Roumanie, avant d'introduire la couleur et le motif dans son panel de production. « L'entreprise va aussi développer des filatures dans le Piémont italien, en Pologne, en Serbie et en Abyssinie (NDLR, nord de l'Éthiopie) ... Des bureaux commerciaux s'installent à Paris et à New York. Dans le dernier quart du XIX^e siècle, l'empire Bonnet connaît son développement maximum avant d'être frappé par la crise de 1929 et des années 60 où l'atelier de Jujurieux tombe à 20 personnes. »

L'histoire continue au musée

Les années passent et la maison Bonnet renouvelle sa production avec la création d'une nouvelle ligne de production : le velours façonné sur fond de mousseline de soie peint à la main. Malgré ce renouveau, l'entreprise peine à se redresser et cesse son activité en 2001. En décembre, le Département de l'Ain achète la totalité de l'actif des Soieries Bonnet, à ce jour le plus gros fonds du patrimoine de l'industrie textile internationale, conservé dans les bâtiments d'origine, reconnu comme ensemble industriel remarquable. « Nous avons récupéré des métiers à tisser, des étoffes luxueuses et certains échantillons de productions emblématiques conservés dans les bureaux à Lyon. Nous avons fait un grand travail d'études et de conservation des collections », indique Nathalie Foron-Dauphin. Le musée des Soieries Bonnet organise des ateliers familiaux les mercredis et jeudis des vacances scolaires. « Chaque deuxième dimanche du mois, une visite entraîne le visiteur du musée au village de Jujurieux. On chemine dans les rues, on visite la cité ouvrière installée dans ce grand ensemble industriel et on réalise la dimension du paysage industriel à la campagne... » ■

Alison Pelotier



Les créations du couturier costumier Denis Durand revisitent des modèles iconiques de la mode du XIX^e siècle : la robe à crinoline et la robe à la tournure.

© Collection départementale des musées de l'Ain - Musée des Soieries Bonnet

DRÔME

«Sources et racines» redonne vie aux plantes tinctoriales

Dans les jardins de l'Aube, nous accueillons une collection de plantes tinctoriales mais aussi médicinales dans un but de transmission et de partage de savoir-faire. « C'est un jardin un peu atypique que celui créé par l'association Sources et racines à Die dans le Drôme. Archéologue de formation mais aussi ethnologue et teinturière, Marie Marquet s'intéresse de près aux plantes tinctoriales et à leur utilisation. « La teinture végétale est connue depuis le Néolithique. Cette discipline a eu une énorme importance économique jusqu'au XIX^e siècle et a disparu avec l'émergence des colorants de synthèse. C'est un bagage culturel qui nous vient de l'Europe occidentale et qui a repris son envol depuis une dizaine d'années », indique l'historienne en teintures naturelles. Des sorties, des ateliers et des rencontres autour de l'histoire des jardins, des relations entre l'homme et les territoires, sont organisés régulièrement par l'association drômoise qui se sert de son jardin comme d'un véritable lieu d'observation et de transmission. « Nous accueillons aussi bien des scolaires que des étudiants en pharmacie, des nouveaux arrivants qui souhaitent connaître les

plantes et leurs vertus pour les utiliser ou simplement les préserver. »

La mise en couleur de la laine

L'un des principaux projets de Marie Marquet est de faire connaître aux intéressés les débouchés possibles de la teinture végétale. Depuis dix ans elle travaille à façon pour teindre à la demande à partir des plantes qu'elle cultive localement. « Je réalise des projets avec des artistes et des artisans feutriers, couturiers et costumiers, des musées me contactent pour des projets de reconstitution de costumes historiques. Après la tonte, le lavage et la filature, j'accompagne aussi une poignée d'éleveurs et d'éleveuses dans la mise en couleur de leur laine », explique la spécialiste. Des formations données par l'Adear Drôme, éligibles au financement Vivea, existent dans le département pour

apprendre à valoriser de façon artisanale la laine d'un petit troupeau, réfléchir aux débouchés pour la laine, organiser sa transformation et sa mise en couleur. « L'idée, c'est qu'au lieu de jeter la laine ou de l'exporter à bas coûts, les éleveurs

puissent la valoriser on y apportant de la couleur. C'est une plus-value pour le client, d'autant plus que ce sont souvent des plantes faciles à produire. Tout ce patrimoine qui a connu son apogée au XV^e

siècle et qui a perdu petit à petit ses références peut servir aujourd'hui à relancer une filière en manque de diversification », ajoute-t-elle. D'autres secteurs peuvent tout aussi bien s'y intéresser comme les calligraphes, les coiffeurs, les chercheurs ou encore les cuisiniers porteurs de projets innovants. « Leur expertise se situe au-delà du champ de la teinture végétale qui vient nourrir une compétence plus large. Finalement, il y a beaucoup d'espace pour développer la teinture végétale, la faire vivre dans son parcours. La manière d'en vivre sera un chemin personnel à inventer », conclut la teinturière. ■

Alison Pelotier



Mise en couleur de la laine à partir de teintures végétales.